

gion, une nouvelle famille, une nouvelle propriété. Dès l'abord ceci paraît évident. Ces notions simples étant cependant fort obscurcies de nos jours, je veux essayer d'y porter quelque lumière. Mais avant de poursuivre, alors que j'arrive à ces conclusions radicales, que, dans notre société, l'autorité, le souverain et le pouvoir changeant de nature et de fonctions, les organes qui les ont représentés dans le passé, le clergé, la magistrature et l'armée doivent en conséquence se transformer ou disparaître; enfin que la religion, la morale et l'économie politique subissant une transformation analogue, idées, mariage, propriété, doivent se transformer en même temps; je veux d'abord montrer comment s'est déjà faite une semblable révolution; ce sera l'objet de la fin de ce chapitre.

Je veux ensuite examiner si de tels changements sont aujourd'hui devenus inévitables et nécessaires, et si les idées et les formes dans lesquelles nos pères ont vécu sont tellement décrépies et dénaturées qu'elles aient réellement cessé d'être compatibles avec l'ordre qu'elles ont jadis maintenu, le progrès qu'en d'autres siècles elles ont favorisé; tel sera l'objet de la deuxième partie de ces études.

VII.

Comment se fit la révolution chrétienne?

Comment, alors que, dans Rome, les institutions religieuses, civiles, économiques se dégradèrent, et que la contrainte devint incapable de les maintenir, furent-elles modifiées et sauvées du naufrage?

Par un nouvel idéal et par la liberté.

Que la religion romaine fût déjà vaincue par la philosophie grecque; que pour échapper à son ennemie elle fût obligée de rétrograder de dieux en dieux jusques aux conceptions de l'Égypte et de l'Orient, et de retourner au dualisme antique; que toutes les croyances fussent ainsi devenues la proie d'un misérable électisme, c'est ce qu'il est superflu de démontrer ici. Qui ne le sait? Que la conception religieuse spiritualiste des chrétiens fût d'une nature plus élevée, plus parfaite et plus large, c'est ce qu'il est encore inutile de dire.

Mais ce que je dois répéter, c'est que la révélation nouvelle était la négation même de l'autorité romaine, et la destruction de tout l'ordre social et politique de l'antiquité.

Si le droit social des Grecs avait été détruit par la proclamation de l'unité de morale, et s'ils n'avaient pu le sauver en condamnant son meurtrier, Rome avait cependant résisté, précisément parce qu'elle avait tout d'abord admis cette unité du droit moral. Ce droit, elle voulait le construire seule et l'imposer au monde; tel était le secret de sa puissance et le fondement de son empire. Seule elle avait pu résister au poison de la philosophie platonicienne et de l'affirmation de Socrate. Son orgueil l'avait sauvée.

C'est ce même orgueil que le Christ venait détruire. La société romaine sentit de suite que les chrétiens l'assassinaient; mais elle ne comprit pas qu'ils allaient créer un nouvel empire, une société nouvelle. Comment les défenseurs de l'ordre social menacé de toutes parts eussent-ils compris que l'esprit contre lequel ils luttèrent

avec désespoir, que cet esprit destructeur était l'esprit même de la vie.

La société s'éroulait en effet tout entière, et dans leur combat contre un idéal inconnu, la haine des conservateurs romains semble excusable.

Prenons un exemple.

VIII.

La morale, ai-je déjà souvent répété, n'était dans les anciennes sociétés qu'une création du souverain, elle variait d'un État à un autre et faisait partie de la constitution ; elle avait pour base l'intérêt social et pour but la conservation de cet intérêt. Tous les sacrifices qu'elle exigeait n'étaient donc justifiés que par l'habitude ou le patriotisme. Quant aux préjugés, ils étaient incessamment sapés par les idées philosophiques nouvelles qui proclamaient toutes l'unité de morale et niaient ainsi la tradition. Les prescriptions morales n'étaient donc plus défendues que par le dévouement à la cité. Cet idéal civique ne suffisait plus, il s'effaçait tous les jours. Aussi bientôt les passions ne connurent-elles plus de frein ; on sait jusqu'où elles entraînèrent la Grèce entière. Rome résista plus longtemps, mais elle ressentit à son tour les mêmes effets. L'adultère devint si fréquent, que l'on dut, par une loi, permettre d'accuser en justice les maris qui ne faisaient point usage du tribunal domestique. Loi étrange qui mettait le magistrat en jugement pour n'avoir pas condamné. Ce ne fut point assez. Les femmes, révoltées de l'autorité maritale si puissante et de ce droit de magistrature qu'avait sur elles le chef de famille, se firent empoisonneuses ; en une

seule année 170 femmes furent condamnées dans Rome pour assassinat sur leurs maris : et si l'on songe aux moyens employés et à l'ignorance de la médecine légale, combien durent échapper à la justice ! on modifia la procédure, on exagéra la pénalité. Lois, supplices, exemples éclatants jusqu'au sein de la famille impériale, rien n'y put suffire.

Toute institution se définit et se construit en vue de l'objet qu'elle doit atteindre. Le mariage est toujours déterminé dans sa nature par l'état de l'enfant. C'est pourquoi, chez la plupart des peuples, la stérilité fut considérée comme une cause d'annulation de ce contrat. Or, l'état de l'enfant à Rome, ce qui le caractérisait, c'était d'être citoyen ; le mariage fut une institution civile ayant pour but d'assurer la vérité de la qualité de citoyen. L'idéal de la femme, l'idée supérieure à laquelle elle dut sacrifier l'amour et souvent le bonheur, fut le devoir d'assurer l'état civil véritable du souverain. Cet idéal était assez restreint pour demander l'appui d'une législation formidable et la femme jouit d'une très-faible liberté. Il devait arriver un jour où la législation ne pourrait suffire à maintenir le mariage et où il faudrait à son tour la soutenir par un idéal plus pur et plus élevé. Eh bien ! non-seulement ce nouvel idéal remplit ce but, mais encore son action fut si puissante, qu'il devint possible d'adoucir la législation et de donner aux femmes une plus grande liberté. Tel fut le résultat de la transformation du mariage civil en mariage religieux.

IX.

Dans la constitution économique se manifestait un

semblable désordre : les meurtres des propriétaires étaient devenus si fréquents, qu'il fallut bientôt décréter que chaque fois qu'un citoyen serait assassiné sans que l'on connût le meurtrier, tous ses esclaves seraient mis à mort. Lois étranges d'un peuple qui lutte contre la fatalité d'une révolution nécessaire. Ainsi, d'une part, on supposait les maris de connivence dans les désordres de leurs femmes; on supposait, d'autre part, tous les esclaves complices du meurtre de leurs maîtres. Entre temps, le budget s'accroissait à tel point que les propriétaires donnaient pour rien leurs terres pour échapper aux exigences du fisc. Les villes se peuplaient aux dépens des campagnes, l'agriculture manquait de bras, les industriels manquaient de travaux, la terre et les hommes chômaient à la fois. Quelque tendance analogue ne se dénote-t-elle pas aujourd'hui ? Ne sommes-nous pas effrayés de quelque semblable danger ? Les causes ne sont point les mêmes, dira-t-on, et l'on tâchera de se tranquilliser par quelque discussion de détail. Oh ! je le sais, nous sommes une autre société, nous avons d'autres idées, d'autres formes, d'autres organes. Mais ce sont là les signes de la décrépitude sociale. Ce sont les symptômes d'une dissolution prochaine. Ces signes et ces symptômes sont toujours les mêmes dans l'histoire ; ne les apercevons-nous pas ?

X.

Que disait alors le chrétien ?

Augmentez la liberté de ces travailleurs et de ces femmes; vous êtes leurs juges, ne soyez que leurs tuteurs; ils sont vos sujets, qu'ils soient vos pupilles. Avec le sen-

timent de votre protection ils auront celui de leur fidélité. Soyez moins craints, ils seront moins haineux et moins hypocrites; soyez meilleurs et plus doux, vous serez plus obéis.

Que voulez-vous dire ? répondait le Romain.

Quoi ! toute la puissance du maître ou du mari, leur pouvoir judiciaire, leur magistrature domestique, le mariage et l'esclavage, ces institutions économiques et morales, antiques et puissantes, ne me peuvent suffire. La révolte et l'adultère sont partout; la propriété se trouve en péril; la filiation est incertaine; toutes les bases de l'ordre social sont ébranlées, je ne sais comment les raffermir. Je lutte, je combats par tous les moyens ! Ces êtres ignorants et faibles, l'esclave, la femme sont le jouet de tous leurs caprices et de toutes les erreurs; l'existence des sociétés est par eux menacée ! et vous me dites de me relâcher de mes rigueurs, de soumettre ma science, ma vertu, ma force à leur ignorance, à leurs appétits, à leurs passions, à leur faiblesse. J'ai pour moi l'exemple du passé, la tradition des aïeux ; si l'ordre est en péril, c'est que les mœurs et les lois antiques ont péri ; il faut y revenir ; et vous me dites de mettre en oubli, de livrer au mépris ces mœurs et ces lois ; est-ce donc à ceux qu'elles devaient contenir et maîtriser qu'il sera donné de les défendre ? Non, non, point de liberté pour la femme, point de liberté pour l'esclave, mais des soldats et des prisons, des lois et des bourreaux. L'autorité n'est plus, il faut du pouvoir; la patrie est en danger, l'amour d'elle est oublié ; la force reste seule. Dites-moi, si vous n'employez ces moyens, quels seront les vôtres ?

L'idéal, l'amour de Dieu, l'amour du bien, l'autorité

nouvelle, répondait l'homme nouveau. A ce travailleur je dirai que la douleur et la misère sont d'un jour ; à cet homme abattu je dirai qu'il est votre égal et qu'à ses souffrances une récompense éternelle sera donnée. Vous serez comme lui soumis à la loi qui le console, et pour l'amour de cette loi votre bonheur vous sera pardonné. A cette femme je dirai que son enfant n'est plus seulement à vous, seulement à la patrie, je dirai qu'il est à celui qui mourut pour elle, pour son fils et pour vous, et je lui dirai de ne point entacher la naissance de l'enfant qui fut racheté, par un péché originel nouveau. Elle veut aimer, je lui dirai qu'à son âme un éternel amour est promis, et je lui dirai : Souffre, oublie l'amour de la terre et garde ton cœur pour un amour sans fin.

C'est ainsi que j'amoindris le bourreau, que j'agrandis la liberté. Vos anneaux s'usent, vos haches s'ébrèchent ; ce monde où vous avez vécu s'écroule ; à sa place je veux bâtir un monde et je veux le bâtir avec la foi, l'amour et l'espoir.

Cela n'est pas pratique, disait le Romain en s'en allant. Cet homme est fou ; croit-il donc changer ainsi les hommes ou les croit-il parfaits ? Cette folie peut être dangereuse : il faudrait l'enfermer. Il est peut-être méchant?... Ne disait-il pas que je ne suis que le protecteur et le tuteur de ma femme, l'administrateur des richesses de tous?... Il veut, sans doute, prendre ma femme et ma propriété ;... toutes les femmes et toutes les propriétés. Il me hait ; il a la haine des lois, des dieux et du genre humain. Il est certes méchant. Réfléchissons, et tâchons d'inventer pour lui quelque supplice. Il est bon de l'accuser de tous les méfaits. C'est

un grand criminel, et je ne puis le calomnier ; ma conscience est en repos, car je défends à la fois la religion, la famille et la propriété !

XI.

Quel étrange écho n'ai-je point entendu ?

Vieille radoteuse histoire, pourquoi parles-tu, si tu dois constamment te répéter ainsi ?

Histoire, montreras-tu toujours les amants du progrès, les sauveurs des hommes, voués aux persécutions, à la calomnie, à la haine, au mépris ? C'est Socrate, c'est le Christ, ce sont les martyrs ; ceux-là qui viennent, embrasés d'un feu divin, déployer un aspect nouveau de l'Infini, ceux-là seront appelés impies ! Ceux qui, portant l'eau lustrale, viennent laver les pieds fan-geux de l'humanité ; ceux qui lui donnent, avec la pensée, leurs travaux et leur sang ; ceux-là seront appelés des vases d'impureté, des ennemis des hommes. Sujet d'enseignement éternel, trouble et malédiction qui plane en dépit d'eux sur les calomniateurs, encouragement sublime que nous ont légué nos pères, que nous n'oublierons point !

Qu'importe après tout, initiateur, pain immortel ? qu'importe la douleur si l'initié s'est repu de ta chair ? Prométhée, des dieux pâles, effrayés de ton souffle puissant, le vautour ouvre encore ta poitrine ! Orphée chanteur, adoucisseur des tigres, évocateur des ombres, les Ménades folles ont déchiré ton corps !... Qu'importe ?... Prométhée, ton souffle agite encore le monde ; Orphée, ta voix chante encore dans les cœurs.

Esprits blessés, réjouissez-vous ! esprits guerriers,

esprits lutteurs, votre race n'a point dégénéré, de nobles enfants vous sont nés : c'est Bacon, stratège des sciences, celui qui rassembla les armes, et fixa l'heure et l'ordre du combat; c'est Galilée, c'est Képler, chaleur et lumière, poète calculateur, disciple de Pan, qui dans la matière a contemplé l'esprit. Spinoza, Leibnitz, Newton, à qui la nature bienveillante a parlé; Voltaire, Rousseau; Kant, spadassin de la raison, lame habile, acérée, le destructeur des anges; c'est Hégel, vainqueur de Dieu! C'est Raphaël, pensif et rêveur sur les débris d'Athènes, pâli d'amour, enivré de baisers, dont la main relève, ô Christ, Anadyomène en pleurs et courbée sous tes pieds; Byron qu'animait, ô Prométhée, ton indomptable orgueil; Goethe, amant calme d'Hélène, qui sut, Orphée, comme toi, du sein des ténèbres et du silence originel, arracher la beauté; ce sont eux et tant d'autres : une innombrable armée! Réjouissez-vous!

Le Dieu de saint Paul rejoint dans l'infini les dieux de Zoroastre et d'Hermès! Il songe et poursuit en vain son rêve inachevé; réjouissez-vous! Il dort, comme dorment les dieux, un éternel sommeil! Les Titans nés de l'homme et de la terre ont reconquis les cieux. PAN va régner et vos fils ont vaincu! Réjouissez-vous!...

A l'aube de chacun de tes jours, ô sainte humanité, c'est ainsi que, semblable à l'aurore, le génie disperse aux vents du matin les perles de ses yeux, les fleurs de sa couronne; c'est ainsi qu'à tous il donne l'espérance et distribue la lumière; c'est ainsi que les germes éclos de l'union des pensées dans un front solitaire s'en échappent à toute heure, et, déposés dans le sein des générations, y sont la semence d'une espèce immortelle.

DEUXIÈME PARTIE.

RÉVOLUTION SOCIALE.